

— Fussent-ils encore dix, dit-il, qu'il y aurait honte à se préoccuper de pareils coquins ou à interrompre ses plaisirs pour eux ; d'ailleurs, comme vous le faites observer, nous sommes trop nombreux pour avoir rien à craindre.

— Je m'explique maintenant les aboiements d'Oso, reprit le chasseur de bisons ; il avait senti les ennemis et les amis. Voyez, il n'a rien dit à l'approche de ce jeune et noble guerrier. Vous pouvez vous fier à son instinct.

Cependant, avant que la nuit se fît tout à fait, Encinas prit sa carabine, siffla son fidèle et vaillant dogue, et s'en fut avec lui battre les environs du Lac-aux-Bisons. Don Augustin, par prudence néanmoins, fit transporter la tente de sa fille et la sienne au milieu de la clairière, parmi les feux allumés pour le campement.

Quand Encinas revint de son excursion, ses compagnons ainsi que les vaqueros avaient presque achevé leur repas.

Il n'avait rien vu qui fût de nature à causer quelque alarme, et son rapport rétablit une sécurité complète parmi les maîtres et les serviteurs.

Tandis que les premiers faisaient un souper froid tiré des cantines de voyage, les autres, groupés autour de leurs foyers, à quelque distance, s'entretenaient à voix basse des événements de la journée. Ce fut près d'eux que le robuste chasseur de bisons alla s'asseoir.

Les feux projetant au loin leur clartés éblouissantes, qui se répétaient sur la nappe d'eau ; le reflet rougeâtre qu'en recevaient les costumes divers des vaqueros et des chasseurs de bisons, l'attitude enfin des personnages de chaque groupe, donnaient aux bords du lac un aspect non moins pittoresque pendant la nuit que celui qu'ils offraient à la lumière du jour.

— Je vous ai gardé de quoi souper, dit le novice à Encinas ; car enfin il est juste que chacun ait sa part, surtout vous, qui racontez de si merveilleuses histoires.

Encinas se mit vigoureusement en besogne, après avoir remercié le novice de sa prévenante attention ; mais il mangeait avec autant de taciturnité que d'appétit, et son jeune pourvoyeur ne trouvait pas son compte à ce silence.

— Vous n'avez donc rien vu de nouveau dans les environs ? dit-il pour entrer en matière.

Le chasseur fit signe que non ; mais il n'ouvrait la bouche que pour manger.

— Tout ça n'empêche pas, reprit le novice, que Francisco ne soit pas encore de retour de sa chasse au Coursier-Blanc-des-Prairies.

— Le Coursier-Blanc-des-Prairies ! dit un des vaqueros ; quel animal est-ce que celui-là ?

— Un animal merveilleux, répondit le jeune homme ; mais, je n'en sais pas plus long. Le seigneur Encinas vous le dira.

— Vous l'avez vu, parbleu ! répliqua le chasseur de bisons ; votre camarade a voulu le poursuivre, et il a manqué de se rompre le cou. C'est ce qui arrive toujours, je vous l'ai dit.

— Si mon cheval n'avait pas eu trop d'ardeur, il n'aurait pas glissé, et en ne glissant pas...

— Vous ne seriez pas tombé. Mais votre bête a glissé, et voilà.

— Bah ! cela m'est arrivé avec bien d'autres. L'important pour l'honneur d'un vaquero est de ne tomber qu'avec son cheval.

— C'est vrai ; mais, si vous aviez pratiqué comme moi les prairies de l'Ouest, reprit Encinas fort sérieusement, vous sauriez qu'on y rencontre de temps à autre un cheval blanc si beau qu'on n'en voit pas le pareil, si rapide qu'au trot il va plus vite qu'un autre à toute course ; et je vous défie de me dire que vous avez vu jamais un cheval plus magnifique, plus léger que ce cheval blanc de ce soir.

— J'en conviens, répondit le vaquero.

— Eh bien ! ce cheval est, sans nul doute, celui qu'on appelle le Coursier-Blanc-des-Prairies.

— Ça, moi je le crois, s'écria le novice avec une conviction profonde.

— Eh bien ! qu'a-t-il de particulier, ce cheval ! demanda le vaquero.

— D'abord son incomparable beauté, puis ensuite sa légèreté sans égale, et enfin... Voyons, quel âge lui donneriez-vous bien ?

— Ce cheval-là est encore loin de cesser de marquer ! s'écria tout le monde d'une voix unanime.

— C'est ce qui vous trompe, répondit gravement Encinas ; ce cheval blanc a quelque chose comme cinq cents ans !

Un cri général s'éleva contre l'assertion du chasseur de bisons.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit-il avec une assurance qui convainquit presque ses auditeurs.

— Mais, fit observer le vaquero, j'ai ouï dire, ce me semble, qu'il n'y a pas encore trois cents ans que les Espagnols ont apporté des chevaux en Amérique.

— Bah ! s'écria le novice, deux cents ans de plus ou de moins, qu'est-ce que ça fait ? Trois cents ans, c'est déjà joli.

— Et puis, reprit Encinas, que l'objection du vaquero n'avait pas déconcerté, pensez-vous que ce cheval-là soit jamais sorti des flancs d'une jument ? Lui-même ne fréquente pas les cavales, parce qu'il est seul de son espèce et qu'il ne saurait se reproduire.

Les hommes de tous les pays sont naturellement portés à croire au merveilleux, surtout ceux qui vivent dans les solitudes, où l'infériorité humaine, en face de la nature, se fait plus vivement sentir que dans les villes ; les auditeurs d'Encinas le prièrent de leur donner sur le Coursier-Blanc-des-Prairies tous les détails qui seraient venus à sa connaissance.

— Tout ce que je peux vous dire, continua le chasseur de bisons, c'est que, depuis de longues années, tous les vaqueros du Texas ont vainement essayé de l'atteindre ; que cet animal a les sabots plus durs que la pierre à feu ; que, quand on le suit de loin, on ne tarde pas à le perdre de vue ; et que, lorsqu'on le suit de trop près, on ne revoit plus